

## Avant-propos

« *Le XXI<sup>e</sup> siècle sera religieux ou ne sera pas* » a dit Malraux. En tout cas, ce que l'on constate, c'est que le phénomène religieux tient encore une place dominante dans la majorité des pays. Comme on sait, parmi les facteurs les plus importants qui façonnent une civilisation ou une culture, on ne peut négliger le poids du rôle de la religion.

D'après toutes les philosophies théologiques, la religion dans le sens le plus large du terme repose sur deux piliers de base, l'un qui doit être le plus important consistant en la croyance transcendante d'une divinité spirituelle et sacrée, en l'occurrence Dieu pour les religions monothéistes ; l'autre aspect de la religion qui est la conséquence directe du premier, fondamentalement lié à l'homme, c'est l'immanence, l'aspect d'appartenance à un culte religieux. D'autant le premier point qui concerne la croyance spirituelle, ne peut relever que d'idéologie philosophique sur l'existence de l'être humain, et qui est le résultat d'une réflexion et d'un choix personnel, d'autant le deuxième point d'appartenance à un culte, est finalement devenu le plus important, couvrant même tout le concept religieux, comme un arbre qui cacherait une forêt. C'est donc le résultat de la production, qui ne peut être qu'humaine, de plusieurs cultes religieux pour le même Dieu.

La définition de croyance (du latin *credere*, veut dire croire, avoir confiance) est l'acte de tenir pour réel l'existence de quelqu'un, de quelque chose ou de quelque fait. C'est un mode de pensée qui permet d'affirmer, sans en chercher la preuve de fausseté ou de véracité. En ce qui

concerne la religion, le problème fondamental de l'existence de Dieu, reste certainement dans le libre choix du fidèle de croire ou ne pas croire. Jusqu'à présent, l'intelligence de l'homme est limitée, et aucune personne n'a pu démontrer l'existence ou l'inexistence de Dieu, ni les prophètes, ni les athées.

C'est le deuxième volet de l'appartenance à une religion spécifique, qui est le plus controversé, car il ne s'agit pas seulement de la croyance en Dieu, mais chaque religion a bâti un ensemble de croyances et de règles qui régissent l'appartenance sociale à une communauté, à une race ou à une culture. Le besoin de croyance à une religion est fréquemment et facilement métissé à d'autres éléments extra-spirituels, de nature psychologique : par besoin d'appartenir à une communauté, par peur de la mort, par l'angoisse de vivre, par superstition, par peur d'affronter son ignorance, en période d'inquiétude ou de détresse, par peur devant l'avenir, ou par la tentation d'orgueil ou la volonté de puissance, etc. L'histoire (jusqu'à nos jours) témoigne de nombreuses tentatives de convoitise de pouvoirs politiques ou économiques par les politiciens en prenant la couverture de la religion.

D'innombrables ouvrages ont été écrits sur ce vaste sujet des religions qui certainement est une préoccupation de tout temps et de tout le monde. Il paraît prétentieux d'en cerner tous les tenants et les aboutissants. Cependant, par ce qui suit, j'ai voulu en faire ma propre expérience, afin d'affirmer ouvertement ma conviction religieuse qui me tenait à cœur depuis mon jeune âge. Évidemment chacun est libre d'en tirer ses propres conclusions, car, je n'ai aucune ambition de convaincre quiconque.

## Multiplés religions pour le même Dieu

Abraham (Ibrahim) est le père du monothéisme, la genèse des trois principales religions (judaïsme, christianisme et islam). Il nous révèle que Dieu est unique, qu'il est le seul créateur de tout ce qui existe, qu'il ne se fasse pas connaître simultanément à tous les hommes, il en choisit un seul qui à travers lui pour élire un seul peuple qui sera le détenteur de la vérité.

On comprend bien que pour l'unique Dieu, il y aurait un seul Prophète et une religion pour tout le monde. Suivant le bon sens, il existerait au maximum deux peuples, l'un croyant et l'autre non-croyant. Cependant, après plus de quatre millénaires d'années, on se retrouve maintenant avec un nombre important de variétés et de sortes de croyances (religions, sectes, etc.) très différentes. Qui serait donc l'authentique détenteur de la vérité spirituelle? Le fait marquant de l'existence de plusieurs religions concourantes, toutes aussi convaincantes les unes que les autres, signifie indéniablement qu'aucune ne détient la vérité.

Le mot religion, comme son étymologie l'indique, du latin *religare* c'est-à-dire relier, signifie en d'autres termes une tentative de nouer un contact entre l'homme et la divinité (ou les divinités) qui régit le monde. Dans ce cas précis, comme à l'origine, suivant la situation géographique, les peuples se différenciaient par leur passé historique, leur culture et leurs coutumes, on pourrait comprendre que chaque peuple aurait son propre prophète chargé de révéler l'unique livre sacré au nom du Dieu commun dont il se dit inspiré, et finalement inculquer la même vérité universelle. La seule différence qui aurait existé entre les religions serait la langue de transmis-

sion du livre sacré, l'hébreu pour le judaïsme, le latin (suivi d'autres traductions occidentales) pour le christianisme et l'arabe (puis en d'autres langues) pour l'islam. Seulement les enjeux étaient trop importants pour ne limiter la religion qu'à sa juste valeur spirituelle. La religion, de plus en plus, est devenue une arme puissante afin de forger l'identité d'un peuple. Ainsi toutes les religions que l'on connaît ne se limitent pas au spirituel et aux aspirations sociales affectives et éthiques, mais veulent façonner ici-bas, sous une tutelle directe ou indirecte, une communauté complètement régularisée socialement et institutionnalisée tant du point de vue économique que politique. Une fois qu'une nouvelle religion est légitimée par son peuple, inlassablement elle cherche à s'affirmer en voulant déclasser la (ou les) précédente(s).

Dieu a créé l'humanité, mais ce n'est que l'homme qui par la suite a conçu une religion pour son propre environnement ; quant aux autres peuples ou communautés qui croient à d'autres religions, ils sont devenus des mécréants qu'il fallait ramener à l'ordre ou combattre. On peut dire que pour avoir la foi, il ne suffit pas seulement de croire à la divinité de Dieu, mais surtout il faudra croire ou se soumettre à une religion dictée ou transmise par la naissance (c'est plus simple d'être né dans cette religion). La question se pose maintenant : être croyant à qui ? Certainement, originairement c'est au même dieu qui ne pourrait être qu'une conviction personnelle de l'individu, mais à la question être croyant à quoi ? – c'est-à-dire à une religion – c'est à ce niveau que se creuse le fossé entre les différentes religions monothéistes ; où le spirituel devient plus matériel, qui ne peut être que l'œuvre intrinsèque de l'humain, en l'occurrence d'un prophète ou suivant l'interprétation des messages verbaux ou des épîtres par les apôtres.

Les Monothéistes ont eu la même culture originelle, qui est hypocritement rappelée sans cesse dans tous les livres sacrés de ces trois religions, d'être dans la descendance d'Abraham. Effectivement c'est dans le même lieu que ces principales religions ont émergé, et que la tradition situe près

d'Hébron (à 40 Km au sud-ouest de Jérusalem). Alors qu'elles diffèrent fondamentalement dans le concept spirituel ainsi que dans les pratiques religieuses individuelles et collectives, tout cela pour en faire une stigmatisation communautaire. Il est à remarquer que plus une religion est relativement jeune et plus les différences, en comparaison des précédentes, sont plus marquées dans le mode de prière, dans les pratiques du jeûne et des ablutions, dans les rituels cérémonieux, dans les effets vestimentaires (vêtements de cérémonies, uniformes ecclésiastiques, voile, tchador, kippa, coiffures, etc.), dans l'alimentation, même dans les parties les plus intimes de la personne (spécialement au sujet de la femme, que nous verrons plus loin plus en détail).

La lecture des livres sacrés révèle bien le sens d'un dieu anthropomorphe (qui a la forme d'un humain), manifestement comme s'il s'y instaurait un dialogue entre deux personnes très familières, entre Dieu et le prophète. Dans les textes sacrés, il y a une part d'équation personnelle des prophètes et des apôtres évidente ; Jésus parle et se manifeste certaines fois en homme, d'autres fois en Dieu. Tous les prophètes sont du même genre, jouissant d'un statut patriarcal, fondé sur la puissance paternelle (entre autres mâles), auquel les femmes, les enfants, les inférieurs socialement et, bien entendu, les esclaves doivent respect, honneur et subordination. L'élaboration de ces textes n'a rien de divin, ils montrent bien un caractère spécifiquement humain qui ne reflète que le souci à satisfaire les exigences du mode de vie et les contraintes sociales ayant existé et vécues par le prophète de ce temps-là. Ce fait fondamental, comme nous allons le voir, est justifié par le contenu même des livres sacrés, et est confirmé par les révisions successives qu'ils ont subies.

Le judaïsme repose fondamentalement sur les lois de la Torah qui véhicule non seulement la notion de révélation spirituelle mais qui aussi et en grande partie constitue une charte politique (servant à l'élaboration d'une constitution d'un pays) et sociale (avec un code pénal et un code civil détaillés rassemblant une législation criminelle et une régula-

tion des rapports sociaux). C'est à l'image du type même de la personnalité de Moïse, comme l'histoire nous le décrit. Durant son enfance en Égypte, il fut adopté et élevé à la cour du Pharaon où il a reçu une éducation ésotérique qui a fait de lui un genre de libérateur et qui a développé en lui l'inspiration de devenir le chef politique d'un peuple. À cette formation qu'il a reçue pour la diplomatie, s'ajoute la qualité de législateur en tant que promulgateur de la loi et d'administrateur de la justice. Concernant ce dernier point, par la suite, ses connaissances se sont raffermies grâce aux conseils de son beau-père Jétho (qui n'était ni prophète ni apôtre).

Autant la Bible hébraïque ne fait que peu état de la personnalité de Moïse, autant dans le Coran, à chacune des sourates (chapitre), à plusieurs reprises, tout le long du recueil, sont évoqués en détail et minutieusement toutes les pratiques sociales et les comportements quotidiens des gens de l'époque dont certains, à notre ère par la force des choses, sont devenus naturellement désuets. C'est une sorte de chronique d'un schème lié intrinsèquement à la vie et au destin du prophète Mohammed. Par exemple, on note une certaine morale sociale, le fait d'être bon envers les pauvres et les orphelins. Certes, c'est ce qu'on retrouve en général dans les religions sœurs, mais dans le Coran la connotation est plus large et plus explicite. On comprend bien les inquiétudes du prophète, dues aux événements de son enfance, lui-même orphelin de père à la naissance, et de mère en situation précaire, quand il est mis en nourrice jusqu'à l'âge de 6 ans, et à l'adolescence, élevé successivement par son grand-père paternel puis à la mort de celui-ci par son oncle. C'est aussi ce qui poussa l'établissement de la loi d'interdiction de mariage entre deux personnes placées chez une même nourrice (considérés comme s'ils étaient frère et sœur) et confirmé par le code bédouin : « frères de lait, des frères de sang ».

Au sujet de la situation féminine (que nous allons considérer avec plus d'attention dans les chapitres suivants), tous les livres sacrés de toutes religions confondues, pour une fois,

partagent le même avis. À l'unanimité, ils prônent le mépris de la femme et la restriction de son importance dans l'humanité qu'à la seule fonction procréatrice. Cependant l'islam, curieusement, a fait une petite exception d'octroyer une faveur, particulièrement aux femmes veuves et à celles qui sont divorcées. Elles se voient largement privilégiées par rapport aux autres femmes juives et chrétiennes. Cette particularité s'explique aussi par la propre situation du prophète qui la plupart du temps n'a épousé que des veuves, c'est certainement pour s'acquitter et justifier la polygamie (En tant que caravanier, il entra au service de la riche et veuve Khadija, qui deviendra sa première épouse vers 595).

Il y a d'autres particularités spécifiques à l'Islam étroitement liées aux origines du prophète qui est issu du monde bédouin. Les Bédouins étaient très attachés à l'environnement naturel ; on retrouve plusieurs versets poétiques sur le ciel, la lune, les étoiles, les chamelles, l'importance de l'eau dans le désert, etc. Ce sont aussi les nomades, de grands caravaniers dans la péninsule arabique, qui attachaient beaucoup d'importance au commerce. Par la suite, à la Mecque, les valeurs tribales sur lesquelles reposait cette société sont devenues de plus en plus contestées par la présence d'une importante colonie juive et de plusieurs communautés chrétiennes et perses. L'argent avait profondément usé la solidarité communautaire, et les intérêts économiques suscitaient des affrontements religieux. Le prophète Mohammed, sensible à ces difficultés, se sentait directement concerné. C'est ainsi que dans le Coran, on retrouve une multitude d'expressions spécifiquement commerciales telles que : comptes, enregistrement, balance, impôt, richesse, taux, intérêt, partage, fraude... Il a été instauré une justice et une moralisation des affaires commerciales, par exemple l'interdiction du prêt avec intérêt, en donnant des conseils de prudence aux emprunteurs. (Quoique les concepts de ce siècle semblent très pertinents, comment peut-on imaginer un seul instant, à notre ère, de les appliquer à la lettre, ou même es-

sayer de les adapter à une population de musulmans ne vivant plus seulement en Orient et en Afrique du Nord, mais qui maintenant sont établis dans presque la moitié de la planète ?)

Au sujet du christianisme, dans ces premiers siècles, une multitude de textes évangéliques existaient, dont les contenus étaient incohérents. Ils relataient des faits disparates, difficilement superposables. Certainement, les apôtres ou les témoins de l'époque n'interprétaient les épîtres, les preuves ou les récits qu'avec leur propre conceptuel, qu'ils les transposaient sur la vie de Jésus. Les évêques de ce siècle, à la suite de nombreuses réécritures et retouches apportées à une soixantaine d'Évangiles existants, n'en conservèrent que quatre, celles de Marc, Matthieu, Luc et Jean. Ces quatre Évangiles, soi-disant compatibles ou plutôt souhaitables, constituent le Nouveau Testament, comme une spécificité chrétienne se distinguant du Judaïsme basé sur l'Ancien Testament. Vers l'an 150, le premier théologien et philosophe bibliste Marcion, déjà en ce temps, faisait remarquer que l'Ancien et le Nouveau Testament ne sauraient prêcher le même dieu.

Le Coran aussi a connu de nombreuses versions. Originellement cet ouvrage avait été écrit en langue arabe par des communautés peu instruites, dont certaines parties du texte furent révélées oralement à des proches du prophète. (La tradition rapporte qu'il fut noté sur des pierres plates, des branches de palmier, des feuilles de papyrus, etc.) Alors que la langue arabe, en ce temps-là, était encore très imparfaite et d'un usage rare. Il faut attendre l'arrivée du troisième calife (celui qui succède au prophète), Othman ibn Affan (Othman) (vers 574 ~ assassiné en 656), où l'on commence à établir des différences graphiques entre certaines consonnes, jusqu'alors confondues, pour qu'il soit établi aux années 650 ~ 655 le manuscrit complet de la première version du Coran. Il a fallu attendre le X<sup>e</sup> siècle, pour que les voyelles soient systématiquement notées, afin de faciliter la lecture et par là même la compréhension. La compilation du Coran réside dans le regroupement successif, au fur et à mesure et sans aucun ordre, de versets parcellaires espacés dans le temps (pendant 23 ans)

et dans les lieux (la première partie du texte révélée à la Mecque et la deuxième partie à Médine). Ces manuscrits, dus au retard de l'arrivée de l'écrit, étaient assemblés dans le monde bédouin de traditions orales différentes. Même s'il y a eu des confusions, cela ne poserait pas de problèmes, car le Coran lui-même permet l'erreur de jugement, en se gardant la possibilité d'opérer des modifications. C'est ce qu'on note dans un passage qui concerne le texte lui-même affirmant que des versets nouvellement révélés sont venus annuler le contenu de versets antérieurs. On est bien sensible à la grande tolérance de l'Islam, et c'est raisonnable, comme on dit « l'erreur est humaine », c'est bien mieux si elle peut être aussi spirituelle « Dieu aussi peut se tromper ». Durant ces premiers siècles, certainement, ce sont les raisons principales qui ont donné naissance à de nouvelles interprétations consécutives du Coran, dont certaines (soi-disant mieux adaptées) nous sont parvenues jusqu'à notre époque. Nous le constatons de nos jours, dans certains pays arabes, avec le retour en force des islamistes pour l'islamisation radicale des institutions politiques, sociales et juridiques.

La première édition du coran n'a vu le jour qu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, qui marque les débuts de l'imprimerie en arabe. Auparavant tous les Corans n'étaient que des manuscrits. La première édition standard, servant par la suite de modèle à toutes les ultérieures, n'a été établie qu'en 1923 par un comité d'experts égyptiens. Il est à remarquer que la langue arabe demeure la seule langue sacrée du Coran (Dans l'Islam, c'est Dieu qui a dicté le Coran en arabe ; lire ou réciter le Coran, c'est reprendre les paroles de Dieu, la forme littérale du livre saint est donc elle-même sacrée). C'est peut-être une des raisons qui aujourd'hui pousse jalousement le Vatican à demander le retour à la messe en latin. Certes, pour le catholicisme, le latin est plus représentatif, cependant à la différence de l'arabe, le latin est une langue morte, de nos jours, incompréhensible par presque la totalité des fidèles. (Ou peut-être est-ce justifiable, car durant le prêche, on n'a rien à comprendre.)

